Document généré le 23 avr. 2024 07:37

Liberté

Soliloque II

Pierre Bertrand

Volume 9, numéro 3 (51), mai–juin 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60591ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertrand, P. (1967). Soliloque II. *Liberté*, *9*(3), 52–53.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

êtes-vous châtain et bouche brune et ventre blonde et seins ou noire et hanches que de séquences à la fois pour si peu d'espoir voici que je me dilue sous tant de grâce que s'achève ma vie et son noeud que je découpe enfin en un masque tous les décors je suis dehors et dedans ensemble et toujours

SOLILOQUE II

maudit soit l'espace silencieux par la peur habité qui me sépare de l'ampleur ronde et fleurie de vos bras d'où je tremble sous la foulée de mon être et victime de l'angoisse goulue de me savoir vu transparent à vos yeux liquides oh la geste dive et mélancolique du poète à sa dame toute de lumière et sise au sommet de la matière me voici avec vous comme l'hirondelle devant l'orage perdu sous l'aire affolée de mon sang et malade en mon pas d'une soudaine noirceur rendez-moi au pur de l'aube qui lève en l'enfance et ferme ô Michèle l'orbe séculaire de l'animal insoumis qui gîte en moi ainsi peut-être deviendrons-nous l'empreinte et le moule d'un semblable désir

une heure possible entre toutes s'offre chaude et pleine telle une paume ouverte à la tendresse qui fécond en son labeur des sillons de plaisirs mais que de jours épais de non-silence et de brumes pour enfin croître en ces jardins lointains de nous deux où repose déjà un peu d'impossible évasion saurez-vous subir en votre chair les saisons à rebours de mon impatience et me pardonner d'être à ce point ugé que je ne sais si je suis avec ou contre moi-même tel un costume qui bientôt s'efface devant la brutale consistance du héros qui vient de naître ne te moque pas ou c'en est fait du néant même qui nous devançait j'aimerais tant me perdre en vous comme l'eau dans le soleil qui le séduit nuage après nuage et jamais ne s'épousent

mais que de cris pour arriver à l'amour et trop de feintes où l'homme trébuche sous tant de réseaux barbelés de haine qu'il lui semble bientôt n'être plus que l'homme à venir celui qui garde en ses os le sceptre alluvionnaire du sang et donne jusqu'aux verts tréfonds de ses royau-

mes qui fouille la femme et son ventre en silence et sans joie comme s'il n'était qu'un pont tendu au plaisir comme si dans sa semence coulait un peu d'hécatombes et passait la mort ce qui sans doute le rend doux-amer au milieu des spasmes et morcelé d'effroi jusqu'en sa bouche et regard aussi s'allonge-t-il à l'amour écartelé comme blessure saignant de la tempe avec en son corps le tremblement même qu'il reçut en naissant sous l'enfer jaune et dur de l'atome or voilà qu'il vibre Michèle au souffle d'une femme et reprend encore en ses mains la même douleur et la porte plus haut

difficile et incertaine la quête en soif constante de l'autre sans jamais de certitude finie et totale toujours à refaire et par là plus belle qu'aucune autre chasse par les terres gelées et hostiles de l'indifférence car à travers l'autre et son tragique c'est soi-même que l'on harcèle furieusement sans qu'il n'y ait une seule nuit de triomphal hallali ainsi féroces et absolus s'unissent et se brisent les amants par la même déchirure d'être seuls découvrant peu à peu de leurs fièvres et fureurs tout l'être en détresse qui sommeillait au creux de leurs plus hautes jouissances saurons-nous de par la faim d'infini qui est nôtre remplir en une dépense folle d'existence ce vide même qui nous guette comme la vie guette la mort

PIERRE BERTRAND